

HERVÉ GAGNON



LE TALISMAN  
DE NERGAL

1. L'ÉLU DE BABYLONE



Extrait de la publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gagnon, Hervé, 1963-

Le Talisman de Nergal

T. 1. L'Élu de Babylone

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-072-3 (v. 1)

PS8563.A327T34 2008

jC843'.6

C2007-942151-2

PS9563.A327T34 2008

Les Éditions Hurtubise HMH bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Éditrice jeunesse : Nathalie Savaria

Conception graphique : Kinos

Illustration de la couverture : Kinos

Mise en page : Martel en-tête

© Copyright 2008

Éditions Hurtubise HMH ltée

Téléphone : (514) 523-1523 · Télécopieur : (514) 523-9969

[www.hurtubisehmh.com](http://www.hurtubisehmh.com)

ISBN 978-2-89647-072-3

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2008

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

*Imprimé au Canada*

**HERVÉ GAGNON**

**LE TALISMAN DE NERGAL**

**1. L'ÉLU DE BABYLONE**

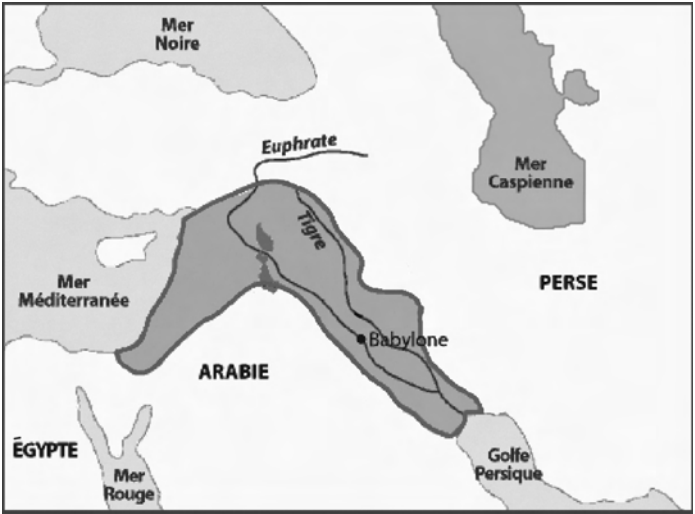


## HERVÉ GAGNON

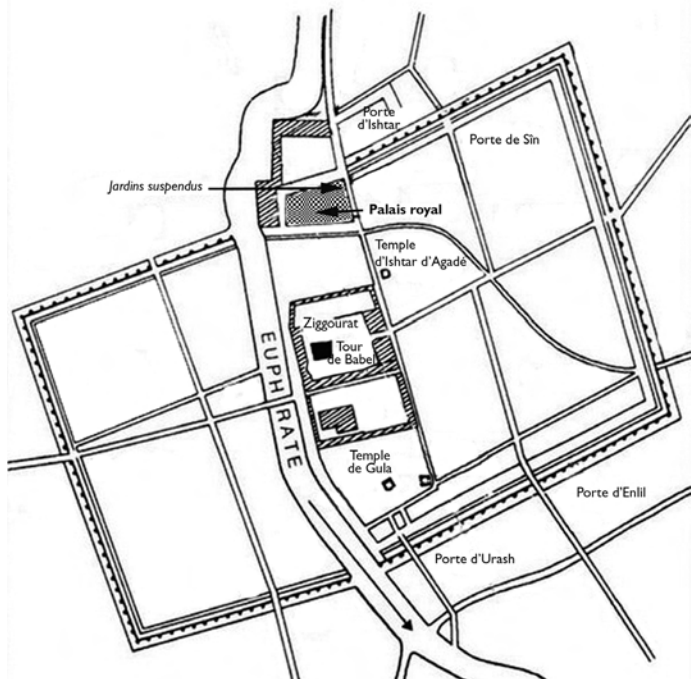
Hervé Gagnon a deux passions : l'histoire et l'écriture. Ses activités professionnelles d'historien et de muséologue l'ont amené à explorer des périodes et des thèmes variés. En parallèle, il se plaît depuis longtemps à arpenter les recoins ignorés du passé, à la recherche des aspects ésotériques auxquels l'histoire « officielle » s'intéresse peu. Avec « Le Talisman de Nergal », il s'est permis de créer un lien occulte entre les époques et de donner aux événements connus un tout autre sens.

Depuis 2000, il a publié dix romans jeunesse dont *Au royaume de Thinarath, Fils de sorcière* (finaliste, prix TD de littérature jeunesse 2005), *Spécimens* et *Complot au musée* (lauréat, prix Abitibi-Consolidated de littérature jeunesse 2007) aux Éditions Hurtubise HMH. « Le Talisman de Nergal » est sa première série. C'est le projet littéraire le plus ambitieux qu'il ait entrepris et il ne s'est jamais tant amusé !

Pour en savoir plus, visitez le  
[www.talismanandenergal.com](http://www.talismanandenergal.com)



L'Empire babylonien à l'époque de Nabuchodonosor II



Babylone dans le *kan* de Manail





## L'ENFANT-POISSON

*Babylone, en l'an 539 avant notre ère*

**H**aletant, le garçon se laissa glisser lentement contre le mur de brique d'une maison et se retrouva assis sur le sol poussiéreux de la ruelle. Manaïl venait de courir sans relâche pendant plusieurs minutes pour échapper à ses poursuivants et il ruisselait de sueur. Il avait tenté de chaparder une poignée de figes au marché, mais le marchand l'avait surpris et avait donné l'alerte. En un rien de temps, Manaïl avait eu une vingtaine de personnes à ses trousses. Il avait réussi à les semer ; cependant, l'une d'entre elles l'avait atteint avec une pierre près de la tempe.

C'était toujours pareil. Il essayait seulement de survivre de son mieux. Si quelqu'un lui en avait donné la chance, il aurait été heureux de gagner son pain en travaillant dur. Mais on le chassait. Il avait l'habitude.

Au cours de ses quatre années d'errance dans Babylone, on l'avait giflé et battu. On l'avait frappé à coups de poing, de pied et de bâton. On lui avait lancé des pierres. Une marchande lui avait même brisé un gros bol en terre cuite sur la tête. On l'avait traité de tous les noms. On l'avait aspergé d'eau, de détritrus, de crachats, d'excréments. On lui avait répété qu'il n'était rien et il avait fini par le croire.

Manaïl inspira profondément pour reprendre son souffle et se tâta la tempe. Quelques gouttes de sang perlaient sur ses doigts. Il fit une moue dépitée, s'appuya contre le mur et ferma les yeux. Sans prévenir, de grosses larmes roulèrent sur ses joues, traçant au passage un sillon humide dans la crasse.

Chaque fois qu'on le malmenait ainsi, le souvenir d'un passé encore récent, rempli de tendresse et de confort, lui revenait malgré lui. Il n'avait que dix ans lorsque sa vie avait basculé sans avertissement. Le jour fatidique, survenu quatre ans plus tôt, était encore frais dans sa mémoire. Shamash, le dieu Soleil, s'était couché. Manaïl, sa grande sœur Inna, sa mère et son père avaient terminé le repas du soir. Architecte respecté, le père du garçon construisait les maisons les plus splendides de Babylone. Comme il était honnête et qu'il travaillait dur, ses services étaient très demandés. La famille habitait une agréable demeure à

deux étages en brique cuite dans un quartier tranquille de la cité, sur la rive est de l'Euphrate, qui traversait la ville. Dans la cour intérieure de la maison, la mère de Manaïl avait aménagé un joli jardin rempli d'arbres et de fleurs, où il faisait bon et frais lorsque Sîn, le dieu Lune, remplaçait Shamash dans le ciel. De là, loin des marchands et des odeurs, on avait une belle vue sur le fleuve enjambé par un pont. Sur l'autre rive, on pouvait apercevoir, derrière la grande muraille qui entourait l'ancienne ville, la majestueuse ziggourat<sup>1</sup> *Etemenanki* dont le dernier des sept étages donnait l'impression de toucher les cieux. À son sommet se trouvait un petit temple auquel on accédait par des escaliers extérieurs et où vivait Mardouk, le dieu protecteur de la ville. Tout près s'élevaient le grand temple de Mardouk et le palais royal. Dans l'enceinte du palais, les fabuleux jardins suspendus, qui faisaient la fierté de Babylone avec leurs terrasses couvertes de plantes rapportées de partout dans le monde, formaient une magnifique montagne de verdure et de couleurs.

En quelques instants, le bonheur idyllique de la famille de Manaïl avait été fracassé. Tout s'était passé très vite. Alors que son père

---

1. Temple religieux à étages de forme pyramidale.

était en train de lui apprendre à compter, comme il le faisait souvent, les soldats du roi Nabonidus avaient fait irruption dans la maison. Le fonctionnaire qui les accompagnait avait ordonné à son père de le suivre. Les soldats l'avaient fermement empoigné par les bras et l'avaient traîné comme un vulgaire criminel hors de la maison. Au matin, la mère de Manaïl était allée se renseigner. Elle était revenue du palais royal quelques heures plus tard, le visage ravagé par le désespoir. À cause d'ouvriers négligents, une maison que son mari avait construite quelques semaines auparavant pour un riche marchand s'était effondrée, tuant sur le coup le maître des lieux, sa fille unique et une de ses esclaves. Comme le voulait la loi de Babylone, le père de Manaïl en était tenu responsable. Le Code du roi Hammourabi, édicté plus de mille ans plus tôt, était intraitable : *Si un architecte a construit pour un autre une maison, et n'a pas rendu solide son œuvre, si la maison construite s'est écroulée, et a tué le maître de la maison, cet architecte est passible de mort. Si c'est l'enfant du maître de la maison qu'il a tué, on tuera l'enfant de cet architecte. Si c'est l'esclave du maître de la maison qu'il a tué, il donnera esclave pour esclave au maître de la maison.*

Quelques jours plus tard, le jugement avait été rendu. Pour compenser la mort de l'homme et de sa fille, le père et la sœur de Manaïl avaient été exécutés sur la place publique. Sa mère avait été donnée à la veuve pour remplacer l'esclave perdue. Aussitôt après, elle fut revendue à un marchand égyptien et emmenée très loin. Manaïl ne l'avait plus revue. La maison familiale fut saisie et vendue. En quelques jours, l'enfant heureux et comblé était devenu un orphelin de dix ans miséreux, affamé et malheureux.

Quatre ans plus tard, Manaïl errait toujours dans les rues de Babylone, seul au monde, rejeté de tous. Il était devenu dur et amer. Personne ne l'aimait et, en conséquence, il en était venu à n'aimer personne. Chaque jour, il devait user de ruse pour survivre, employant tous les moyens à sa disposition, mendiant et volant sans arrière-pensée. Depuis longtemps, il avait perdu tout scrupule. Lorsque le temps ne permettait pas de dormir à la belle étoile, il s'abritait là où il le pouvait. Il portait une vieille tunique crasseuse qu'il avait volée voilà presque deux ans et qui était devenue trop petite. Ses cheveux noirs n'avaient pas été coupés ou peignés depuis longtemps et étaient aussi emmêlés que sales. Son visage, ses mains et ses pieds étaient couverts de saleté et de

poussière. Par-dessus tout cela, il était infirme. Pas beaucoup. Juste un tout petit peu. Mais les Babyloniens se méfiaient des gens difformes encore plus que des voleurs.

Pourtant, l'Empire commerçait avec de nombreux peuples. Ses habitants étaient habitués à croiser des gens aux traits, au teint ou aux vêtements différents des leurs. Manaïl avait souvent vu, sur la place du marché, des Égyptiens au visage maquillé, à la peau et aux cheveux huilés. Une fois, il avait même aperçu un groupe de marchands venant du lointain fleuve Indus, dont on disait qu'il se jetait dans un grand océan. Ces hommes avaient la peau sombre, une épaisse moustache, et portaient des vêtements aux couleurs vives et un étrange couvre-chef de tissu enroulé. Au marché, des voyageurs racontaient parfois que très loin vers l'est, dans une contrée que l'on ne pouvait atteindre qu'en suivant pendant des années la route de la soie, vivaient des hommes à la peau jaune et aux yeux bridés. On disait aussi que, dans les royaumes de Nubie et de Coush, au sud de la Terre des grandes pyramides, habitaient des hommes et des femmes à la peau noire. Tous ces gens étaient différents, mais acceptés, alors que Manaïl, lui, était considéré comme une bête curieuse. Il faisait peur.

Manail rouvrit les yeux et les essuya rageusement. Il détestait pleurer. Lorsque cela lui arrivait, il se sentait faible et vulnérable. Pour survivre, il devait rester fort. Son regard s'attarda sur sa main gauche. Au fond, elle était la cause de tous ses malheurs. Il examina pour la millionième fois les fines membranes qui liaient ses doigts jusqu'aux phalanges. Sa main avait l'apparence des pieds palmés des oiseaux aquatiques.

Il maudit intérieurement la vie qui l'avait fait ainsi et ferma les poings si fort qu'ils en tremblèrent. Il aurait donné n'importe quoi pour ne pas être affublé de ces petits bouts de peau en apparence insignifiants. Tant qu'il avait été sous la protection attentionnée de ses parents, il n'en avait pas subi trop d'inconvénients. Quelques sarcasmes, des taquineries qu'il oubliait dès qu'il était de retour à la maison. Toutefois, depuis qu'il était seul, tout avait basculé. Il n'avait pas fallu très longtemps pour qu'une vieille boulangère remarque cette particularité, un jour de marché. Elle lui avait attrapé le poignet d'un geste vif pendant qu'il tentait de lui voler un pain. Le visage de la vieille, creusé de profondes rides, s'était d'abord renfrogné. Puis ses yeux s'étaient écarquillés de surprise. Sans le lâcher, elle s'était mise à hurler puis à gesticuler pour appeler les autres marchands.

Abandonnant leurs étals, ceux-ci s'étaient approchés pour voir de quoi il retournait. « Un poisson ! Regardez ! C'est un petit enfant-poisson ! » avait cancané la vieille. Humilié, Manaïl s'était débattu de toutes ses forces pour se libérer et s'était enfui au son des quolibets et des rires gras de la foule qui s'était attroupée autour de lui. À compter de ce jour, sa vie n'avait été que misère. Manaïl était considéré comme un indésirable que l'on chassait autant par peur que par moquerie. « Le poisson »...

L'orphelin se leva en essayant d'oublier les élancements de sa blessure. Il n'avait rien mangé depuis la veille et des gargouillis lui remuaient le ventre. Il devait trouver quelque chose à avaler, quitte à recevoir quelques coups de plus. Il se mit en marche. Échaudé par son expérience récente, il s'assura d'éviter les marchés publics où il rôdait habituellement. Un petit potager ferait son affaire. Il en trouva un sans difficulté et repartit en courant, les mains pleines de pois chiches, de courges et de fèves, sous les cris du propriétaire indigné.

En mangeant avec appétit, Manaïl avançait au hasard dans l'écheveau complexe et tortueux des rues de Babylone, qu'il connaissait par cœur depuis longtemps. Malgré la vie difficile qu'il y menait, il adorait cette cité



magnifique et immense qui était le centre du monde. Son nom ne signifiait-il pas « porte du dieu » ? Il n'arrivait pas à comprendre que dans un lieu si vaste, habité par plus de quatre-vingt mille personnes, il n'y ait pas une place, fût-elle toute petite, pour lui. Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas venir les hommes derrière lui.

— Le poisson ! Il est là ! fit une voix. C'est lui qui a volé mes légumes ! Regardez ! Il en a encore dans les mains !

Manaïl se retourna. Au milieu de la rue, à une vingtaine de coudées<sup>1</sup>, le propriétaire du potager le montrait du doigt. Il était accompagné d'une poignée d'individus à l'air mauvais qui, armés de gourdins, s'élançèrent dans sa direction. Manaïl sentit son cœur se serrer. On allait encore le maltraiter et lui faire mal. Il devait s'échapper.

Il allait fuir droit devant lorsque se produisit un phénomène étrange qui allait marquer sa vie à jamais. Autour de lui, le monde sembla ralentir puis s'immobiliser. Les gens dans la rue, les oiseaux dans le ciel, la poussière soulevée par le vent, tout était figé sur place. Sidéré, il observait la scène en tentant de comprendre ce qui se passait. Il agita la main

---

1. Une coudée babylonienne vaut 0,5 mètre.

devant son visage et constata qu'il pouvait toujours bouger. Avec circonspection, il fit quelques pas. La scène ne changea pas. Encouragé, il se déplaça derrière les hommes qui le poursuivaient sans que ceux-ci bougent et se retrouva bientôt à une bonne distance. Fronçant les sourcils, il se demanda si sa blessure à la tête était plus grave qu'il ne l'avait cru. Avait-il des hallucinations? Avait-il perdu l'esprit? Était-il ensorcelé? Rêvait-il?

Autour de lui, le monde se remit soudain en marche, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Bientôt, la scène reprit son rythme normal. Une voix résonna.

— Le poisson! Il est là! répéta l'homme, le doigt pointé vers l'avant, accompagné de plusieurs autres. C'est lui qui a volé mes légumes! Regardez! Il en a encore dans les mains!

Les poursuivants s'élancèrent tous ensemble puis s'arrêtèrent net.

— Mais où est-il? fit l'un d'eux, interloqué. Je l'ai vu. Il était là. Je le jure devant Mardouk.

— Ce garçon est un sorcier. Je l'ai toujours su, grogna un autre homme en crachant sur le sol. Avec cette main palmée, il ne me dit rien de bon.

Au cours de ses années d'errance, Manaïl avait dû fuir assez souvent pour savoir saisir

sans se poser de questions une chance lorsqu'elle se présentait. Oubliant sur-le-champ l'étrange phénomène, il prit ses jambes à son cou et s'enfuit avec ce qui lui restait de ses précieux légumes, laissant ses poursuivants à leur perplexité.

L'orphelin ne fit guère de cas de cette mystérieuse expérience. Des considérations plus importantes le préoccupaient. Il devait survivre jusqu'au lendemain. Il ignorait encore qu'il n'était pas un garçon comme les autres. Mais il allait bientôt faire des rencontres qui changeraient à jamais le cours de sa vie. S'il avait pu savoir ce qui l'attendait, peut-être aurait-il préféré rester sagement dans sa misère quotidienne. En comparaison, les coups et les insultes lui auraient paru bien insignifiants.

## LA VIERGE D'ISHTAR

**M**anaïl s'étira. La nuit avait été fraîche et agréable et il se sentait reposé. Il avait dormi comme une bûche sous un palmier-dattier, près des remparts de la vieille ville et, pour une fois, les sentinelles l'avaient laissé tranquille. Il bâilla, gratta vigoureusement ses cheveux sales et avisa l'arbre sous lequel il se tenait. Il se leva, escalada le tronc avec agilité et secoua les branches les plus basses pour faire choir les dattes sur le sol. Une fois redescendu, il mangea avec délice son petit-déjeuner. Aujourd'hui, son ventre ne crierait pas famine. C'était normal. Avec l'équinoxe de printemps, le mois de Nisanu<sup>1</sup> venait de naître. Une nouvelle saison fertile allait bientôt commencer. Pendant les dix prochains jours, Babylone allait célébrer la nouvelle

---

1. Mars.



Réimprimé en février 2009 sur les presses de  
Transcontinental-Gagné  
à Louiseville, Québec.